

Recherches sociographiques



Armand CHARTIER, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*

Mary Elizabeth Aubé

Volume 33, Number 1, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056672ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056672ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Aubé, M. E. (1992). Review of [Armand CHARTIER, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*]. *Recherches sociographiques*, 33(1), 127–128. <https://doi.org/10.7202/056672ar>

Armand CHARTIER, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1991, 436 p.

Le livre d'Armand Chartier repose sur la thèse implicite que l'idéologie de la survivance était l'élément clé de « l'expérience franco-américaine ». Cependant, la description que fait l'auteur de l'implantation, du développement et du déclin de la communauté franco-américaine en tant qu'entité ethnique, nie cette thèse. En effet, il ressort de la lecture des 436 pages de *Histoire des Franco-Américains* qu'un groupe restreint de personnes mena la lutte contre l'assimilation, alors que le peuple abandonna progressivement les institutions mises sur pied par les élites. L'histoire de l'expérience (mot difficile à cerner, voire dangereux) de la majorité des Franco-Américains reste à faire, bien que les synthèses récentes d'Yves Roby et de François Weil fassent un grand pas en ce sens.

Par contre, Chartier réussit à nous livrer dans un style élégant, passionné par moments, un aperçu de la déception d'un intellectuel américain qui, à une époque de renaissance ethnique aux États-Unis, voit s'écrouler toutes les assises de sa propre identification ethnique. Son livre est une recherche, une quête de la faille qui serait à l'origine du déclin de la franco-américanie. Il dénombre et décrit les institutions « francos », ces paroisses peuplées avec leurs magnifiques églises, ces nombreuses écoles, ces groupes musicaux, ces journaux, ces sociétés mutuelles, et il crie sa peine devant leur déclin.

Chartier se demande pourquoi il y a si peu de Franco-Américains qui participent encore de la vie ethnique, qui se dénomment « Francos », qui parlent français, qui sont fiers de leur « race ». Le mot est significatif. Il est employé dans le sens où l'élite franco-américaine l'utilisait pour indiquer son appartenance à la race messianique française qui sauverait l'Amérique du capitalisme anglo-protestant. Mais, en même temps, il joue sur la pléthore de connotations que les termes « race » et « racisme » ont acquis depuis trente ans avec la lutte pour les droits civiques des Noirs et le mouvement de renaissance ethnique qui s'ensuivit. Les Noirs purent arborer une nouvelle fierté en s'identifiant à leur race. L'élite franco-américaine profita de ce sentiment et réussit à enflammer leurs jeunes qui, pendant un certain temps, s'intéressèrent aux activités et aux institutions ethniques. Or, les revendications des Noirs ont continué à orienter la politique nationale, alors que, peu à peu, les Franco-Américains ont de nouveau quitté la cause ethnique.

Chartier affirme maintes fois sa conviction que la tradition chez les Canadiens français de lutter pour leurs droits linguistiques et culturels contre le conquérant anglais, a bien servi aux forces de la survivance franco-américaine lorsqu'elles se sont affrontées à la société assimilatrice. Peut-être que si l'oppression culturo-linguistique avait été la cause de l'immigration, le peuple se serait accroché plus longtemps aux institutions qui promouvaient les valeurs culturelles et linguistiques. Mais les raisons pour immigrer étaient d'abord économiques. Ceux qui sont partis vers le sud cherchaient de meilleures conditions matérielles. Chartier montre comment l'Église a bien encadré les immigrants dans leur lutte pour s'adapter à leur nouveau milieu, en prônant l'éthique du travail, notamment par le biais du personnage de Saint-Joseph. De toutes les institutions, l'Église touchait le plus de gens. Son orientation envers l'acculturation a donc sans doute eu de grands retentissements. L'auteur décrit très bien l'attitude d'une partie de l'élite à l'égard de l'assimilation, mais il ne révèle pas la réaction du peuple, sauf pour dire, comme malgré lui, que beaucoup de « Francos » finirent par abandonner les institutions ethniques, et ainsi s'assimiler. Pour décrire dans sa totalité et sa complexité l'expérience franco-américaine, il faudrait tenir compte davantage des différences de classe au sein du groupe.

Selon Chartier, la perte de l'identité ethnique équivaut à une banqueroute de l'esprit. Il ne souscrit peut-être plus à la devise « qui perd sa langue perd sa foi », mais il la remplace par un appel à une sorte d'humanisme ethnique qui se définit par une série de rapports manichéens : la culture traditionnelle franco-américaine (tenue haute encore par les militants, les chercheurs, les écrivains) par rapport au pragmatisme du peuple ; les institutions par rapport à l'individualisme ; le monde de l'esprit par rapport au matérialisme.

Héritier direct de l'*Histoire des Franco-Américains* de Robert Rumilly, le livre d'Armand Chartier fournit un large éventail de renseignements sur les institutions de ce groupe qui a beaucoup contribué au développement des villes de la Nouvelle-Angleterre. Non seulement offre-t-il au lecteur un bilan de ces institutions, mais il indique aussi l'état actuel de la recherche, pose des questions perspicaces et donne de bons indices sur les pistes à suivre. Ses suggestions sont particulièrement riches en ce qui concerne la femme franco-américaine, que nous connaissons si peu. Chartier signale la tradition des retraites paroissiales séparées selon le sexe, l'âge et le statut matrimonial. Une étude de cette pratique pourrait éclairer le vécu religieux des femmes. Sans cacher son vif intérêt pour la journaliste lowelloise Yvonne Le Maître, qui mériterait une biographie, l'auteur décrit l'importance incontestable de la fédération féminine franco-américaine pour la cause de la survivance. Il faudrait une étude approfondie sur cette association.

Mise à part la grande variété de sources, je suis déçue du peu de renseignements bibliographiques. Néanmoins, ce livre est appelé à devenir un ouvrage nécessaire pour quiconque s'intéresse à l'étude des Franco-Américains.

Mary Elizabeth AUBÉ

Département d'études françaises,
Université York.

Anthony PURDY, *A Certain Difficulty of Being: Essays on the Quebec Novel*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, 176 p.

Professeur au Département de langues romanes de l'Université de l'Alberta à Edmonton, Anthony Purdy fréquente depuis plusieurs années les œuvres de la littérature québécoise, en particulier celle d'Hubert Aquin, dont il a traduit et publié en anglais certains essais (1988). C'est d'ailleurs à Aquin qu'il emprunte le titre de son ouvrage, « A certain difficulty of being », « Une certaine difficulté d'être », qui situe d'emblée la lecture proposée ici sur un plan ontologique, sinon existentiel, dans une problématique de l'identité, ce que vient confirmer le sous-titre, « Essays on the Quebec Novel ». Les trois termes de ce sous-titre sont assez importants pour que l'auteur insiste. « Essays », écrit-il, parce que le livre ne cherche pas à épuiser le savoir sur les questions abordées, mais plutôt à présenter une réflexion en procès qui, à la fin, demeure ouverte, prête au débat. « Quebec » parce qu'il affirme la spécificité de l'identité québécoise. Venu à cette littérature depuis une formation en études médiévales et en langues modernes, stimulé plus par des études de langues et de littérature étrangères que par intérêt pour la littérature canadienne, Anthony Purdy recherche « l'autre » dans sa différence et